

L'hymne de l'allégresse

par STEPHANE PETROV

(repris du bulletin du Comité Olympique Bulgare)

Stephane Petrov, né à Sofia en 1922, est licencié en droit de l'Université de Sofia et rédacteur au journal « Narodn Sport », depuis 1952, auteur d'un grand nombre de feuilletons, reportages, esquisses, etc., envoyé spécial du journal à une série de grandes manifestations sportives internationales à Moscou, Berlin, Prague, Rome, Varsovie, etc.

Je ne sais à qui appartient l'idée d'adopter la finale solennelle de la IX^e Symphonie de Beethoven (*Hymne à la joie*. Réd.) comme hymne des sportifs des deux Allemagnes, aux derniers Jeux Olympiques de Rome. C'était là, dans tous les cas une inspiration

magnifique, qui dans la brume des réminiscences des merveilleuses journées olympiques de Rome m'emplit, aujourd'hui encore, d'une poignante émotion.

Il me semble voir encore Ingrid Kremer, la bonde sirène de Dresde, se diriger, tout

émue, vers le piédestal olympique. Elle avait plonge dans l'eau comme un ange chassé du paradis, pour en ressortir championne du monde. C'est alors que retentirent pour la première fois les sons argentins des fanfares d'une résonance si intense dans les cœurs de tous les hommes du monde : les notes de l'hymne de l'allégresse, de l'amitié, des victoires aussi heureuses et pacifiques, sous le soleil qui luit pour tous les êtres vivants dans le monde entier. Ses effluves se déversaient dans la buée romaine, effaçant les barrières entre les hommes et les femmes rassemblés en ce lieu — blancs, noirs, jaunes. Et là-haut, tout en haut du pylône, comme figé lui-même dans l'atmosphère, le blanc drapeau aux cinq anneaux olympiques.

C'est comme si je vois encore en rêve le rythme vertigineux de six paires de jambes, solidement musclées, perdu moi-même parmi la cohue et le tintamarre inouïs de ce stade olympique tout entier au paroxysme de l'effervescence. Puis, en l'honneur du plus rapide parmi les plus rapides — le blond athlète de la République Fédérale Allemande, Armine Harry, de nouveau, l'hymne retentit. Le stade, tout entier, bruyant voici un

instant comme une ruche, suspend tout d'un coup son souffle, devient muet, comme bercé par les ondes des sons magiques qui, à la fin, vont s'estomper, cherchant leur port sur le grand versant du mont Mario.

Cet hymne, le plus magnifique et le plus achevé entre tous, moulé par le génie inégalable d'un homme privé de bonheur, amalgamait en un tout monolithe les sportifs des deux Etats allemands. Ce que la guerre et l'homophobie avaient anéanti, le sport et la musique commençaient à reconstruire. Dans son appel pour plus de soleil et de clarté, son éloge de l'homme, créateur et vainqueur, cet hymne faisait vibrer les cordes les plus tendres de tous les cœurs, purifiait, apaisait.

Le sourd Beethoven, qui restera pour toujours, avec la majesté de son génie, dans le patrimoine immuable de l'humanité toute entière avait sans le savoir, donné sa contribution, combien valeureuse, au triomphe de l'idée olympique.

(Réd. : *Cet hymne sera également utilisé pour l'équipe unifiée allemande aux Jeux de 1964.*)